Ghislaine Lozachmeur

La Langue du cœur chez Jean-Jacques Rousseau dans *Rousseau juge de Jean-Jacques* : émergence d'une sensibilité

The first part of the article emphasizes the fact that Rousseau juge de Jean-Jacques is representative for the ongoing debate on sensibility in the 18th century. The second part of the paper shows that the language of the heart and feelings employed by Rousseau is in line with this literary movement and it stands at the groundwork of the argumentation. The last part reveals the author's ability in using the words to deconstruct the image of Jean-Jacques built by his enemies and to construct the image of the real Jean-Jacques.

Keywords: sensibility, dialogue, happiness, image, deconstruction.

En 1771, Rousseau se voit interdire la lecture publique des *Confessions*. Certains craignaient la franchise de l'auteur. Persuadé d'être la victime d'un complot et de ne pouvoir se faire entendre de ses contemporains, Rousseau rédige *Rousseau juge de Jean-Jacques*[1]. Il s'agit de trois dialogues écrits entre 1772 et fin 1775. La préface est écrite fin 1775 et le texte est complété par *L'Histoire du précédent* écrit en juillet 1776. Il recopie son texte en 1776 et d'après *L'Histoire du précédent écrit*, il réalise d'abord deux copies : une copie complète destinée à être déposée sur l'autel de Notre-Dame de Paris et qui sera ensuite confiée à Condillac ; et une autre copie (dite *Manuscrit de Londres*) comprenant le premier dialogue, destinée à Boothby et publiée en 1780. Deux autres copies suivront : *Le Manuscrit de Paris* datant de juin 1776 et *Le Manuscrit de Genève* réalisé l'été 1776. Rousseau multiplie ainsi les manuscrits.

La nature du texte pose un problème puisqu'il est intitulé *Dialogues* et qu'il s'agit d'un échange verbal, au premier abord, entre Rousseau et un personnage nommé, Le Français, à propos d'un troisième, Jean-Jacques, désigné par ses initiales, J.J.. En réalité, le texte, mis en pseudo-dialogue, se présente comme un long récit autobiographique de toutes les vilénies, les injures, les complots subis par J.J. et qui constituent autant de multiples petits récits. Le dialogue qu'il ne parvient pas à établir avec ses ennemis, il l'imagine pour pouvoir exposer les accusations de ses détracteurs et les réfuter. Le personnage du Français lui permet d'intégrer dans son récit, de manière vivante, orale, l'opinion des ennemis de J.J. pour mieux les détruire. Les répliques permettent de relancer le dialogue et donc l'argumentation. Les grands passages de récits sont, surtout, le fait de Rousseau et servent à mettre en scène

[1] Edition utilisée dans cet article : Rousseau, *Dialogues, Rousseau juge de Jean-Jacques, Le Lévite d'Ephraïm*, G.F. Flammarion, 2ème édition corrigée, 1999, Manchecourt.

BDD-A3701 © 2007 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:53:39 UTC)

l'histoire d'un cœur en proie à la souffrance, aux tourments des accusations injustes par des détracteurs plus forts socialement, plus brillants, groupés, alors que lui est seul.

L'argumentation, pour ou contre J.J., passe par des jugements, des évaluations morales, des intuitions, des sentiments. Tout est dans l'horreur que l'homme, l'Auteur, est censé inspirer à ses ennemis.

Dans une première partie, nous insisterons sur le fait que ce texte est représentatif du débat sur la sensibilité, qui se tient au XVIII[e] siècle. Une deuxième partie montrera que le lexique du cœur et des sentiments, utilisé par Rousseau est en conformité avec ce courant et qu'il construit l'argumentation. Enfin, nous verrons que les mots du lexique permettent à l'auteur de déconstruire l'image que ses ennemis veulent donner de Jean-Jacques, et de construire l'image du vrai Jean-Jacques.

1. Le Débat sur la sensibilité

1.1.L'idée du bonheur

Dans la littérature du XVIII[e] siècle, un thème constitue une grande part des réflexions : celui du bonheur. Le bonheur est évoqué aussi bien dans de simples textes que dans les discours religieux. Pour Diderot, par exemple : « Il n'y a qu'un devoir, c'est d'être heureux. ». Si pour les salons mondains, le bonheur consiste à savourer les charmes d'une vie raffinée, une philosophie de la nature établit surtout le bonheur de l'homme au sein du monde.

Sur ce thème, Fontenelle dans ses *Pensées sur le bonheur* (1724) écrit : « Les gens accoutumés aux mouvements violents des passions trouveront sans doute fort insipide tout le bonheur que peuvent produire les plaisirs simples. Ce qu'ils appellent insipidité, je l'appelle tranquillité ».

Le bonheur est donc un état qui donne à la vie sa signification. Mais il est fonction de son expérience personnelle. C'est ce constat auquel nous conduit Rousseau dans ce passage de *Les_Confessions* (Livre VI) : « Comment dire ce qui n'était ni dit, ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même ? Je me levais avec le soleil, et j'étais heureux ; je me promenais, et j'étais heureux ; je voyais Maman, et j'étais heureux ; je la quittais, et j'étais heureux… Le bonheur me suivait partout : il n'était dans aucune chose assignable, il était tout en moi-même, il ne pouvait me quitter un seul instant. »

Pour Rousseau, le bonheur est donc dans une fusion intense avec soi-même il suppose une disposition personnelle à l'état de sensibilité, au sentiment. Ainsi, certains philosophes accordent-ils la suprématie au cœur sur la raison, qu'ils jugent peu fiable, et sur les passions bien trop dévorantes. Pour Jean Ehrard, dans *L'Idée de nature en France à l'aube des Lumières* : « Seul le sentiment peut les associer et faire que les désirs de l'homme coïncident avec ses devoirs. » Ainsi, il devient courant de multiplier les comparaisons entre l'esprit et le cœur. Au XVIII[e] siècle, le sentiment est premier par rapport à la raison. Par ailleurs, la nature première qui en l'homme, est sensibilité et émotivité, est conçue comme une vertu. La morale naturelle du sentiment et du cœur n'est plus réfléchie mais comprise comme un état,

BDD-A3701 © 2007 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:53:39 UTC)

d'où les pensées comme celles de Duclos (*Considérations sur les mœurs de ce siècle* (1715)) pour qui « L'esprit seul peut et doit faire l'homme de probité. La sensibilité fait l'homme vertueux. »

De fait, les principes du comportement de l'homme sont dans la coïncidence entre cœur, conscience et nature. Dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*, Rousseau affirme : « Je ne tire point ces règles des principes d'une haute philosophie, mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la nature en caractères ineffaçables. »

Aussi, la morale use d'un lexique subjectif, affectif. Par exemple, dans ce même texte, Rousseau proclame la force des sentiments :

> « Celui dont les vives passions ont étouffé dans son âme étroite les sentiments délicieux ; celui qui, à force de se concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transport, son cœur glacé ne palpite plus de joie ; un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux ; il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne sent plus, ou ne vit plus : il est déjà mort. »

On trouve ce même plaisir du cœur et de la vertu supérieur au plaisir des sens dans *Le Neveu de Rameau* de Diderot :

> « Je ne méprise pas les plaisirs des sens. J'ai un palais aussi, et il est flatté d'un mets délicat ou d'un vin délicieux. J'ai un cœur et des yeux ; j'aime à voir une jolie femme… Mais, je ne vous le dissimulerai pas, il m'est infiniment plus doux encore d'avoir secouru le malheureux, d'avoir terminé une affaire épineuse, donné un conseil salutaire, fait une lecture agréable, une promenade avec un homme ou une femme chère à mon cœur, passé quelques heures instructives avec mes enfants, écrit une bonne page, rempli les devoirs de mon état ; dit à celle que j'aime quelques choses tendres et douces qui amènent ses bras autour de mon col. Je connais telle action que je voudrais avoir faite pour tout ce que je possède. »

Autant de pensées qui sont des initiations au bonheur que nous inculque Diderot. La morale du cœur est ainsi bien reconnaissable dans les débordements de la sensibilité que l'on peut lire dans ces textes.

Dans *L'Essai sur l'origine des langues* (chap I), Rousseau insiste aussi sur le lyrisme des mots qui atteignent la sensibilité :

> « Mais lorsqu'il est question d'émouvoir le cœur et d'enflammer les passions, c'est tout autre chose. L'impression successive du discours, qui frappe à coups redoublés, vous donne bien une autre émotion que la présence de l'objet même où d'un coup d'œil vous avez déjà tout vu… Les passions ont leurs gestes, mais elles ont aussi leurs accents, et ces accents qui nous font tressaillir, ces accents auxquels on ne peut dérober son organe pénètrent par lui jusqu'au fond du cœur, y portent malgré nous les mouvements qui les arrachent, et nous font sentir ce que nous entendons. »

On l'aperçoit bien, au XVIII^{e} siècle, c'est la grande élévation des sentiments qui compte dans l'œuvre d'art. Celle-ci doit parler au cœur et non seulement à l'esprit. La partie féconde et l'élément original de l'écrivain sont dans sa sensibilité. Le rôle de la raison est d'analyser, comprendre alors que le sentiment crée et permet à l'homme d'intégrer intimement l'œuvre d'art. Les rapports entre l'œuvre et le tempérament de l'auteur, sa sensibilité, sont plus forts qu'avec ses capacités intellectuelles. Dans l'œuvre, l'auteur manifeste les mouvements spontanés de son cœur. Quant au public, il est invité à libérer ses émotions plus que sa seule

BDD-A3701 © 2007 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:53:39 UTC)

intelligence. Le génie réside donc dans une sensibilité débordante qui passe de la tendresse douce et délicate à l'état de passion parfois forcenée et à l'enthousiasme véritable. De ce fait, les droits du cœur, les transports de la sensibilité sont en contradiction avec les lumières de la raison.

Partant de ces considérations sur le bonheur et le cœur, on écrit beaucoup sur la sensibilité qu'on cherche à définir ou nuancer.

1.2. La sensibilité : définition et opposition

Pour de nombreux écrivains, la sensibilité est vue comme un moyen de nous éclairer sur nous-même et de mener une recherche plus précise que par la raison. Marivaux, dans *La Vie de Marianne*, affirme : « Il n'y a que le sentiment qui nous puisse donner des nouvelles un peu sûres de nous. » Diderot (*De la poésie dramatique*) témoigne de cette opposition et introduit des nuances dans la sensibilité : « Le génie est de tous les temps, mais les hommes qui le portent en eux demeurent engourdis, à moins que des événements extraordinaires n'échauffent la masse et ne les fassent paraître. Alors les sentiments s'accumulent dans la poitrine, la travaillent ; et ceux qui ont un organe, pressés de parler, le déploient et se soulagent. » Diderot pense que cette sensibilité est donnée en germe par la nature : « Qu'est-ce que la sensibilité ? L'effet vif sur notre âme d'une infinité d'observations délicates que nous rapprochons. Cette qualité dont la nature nous a donné le germe, s'étouffe ou se vivifie donc par l'âge, l'expérience, et la réflexion. » Cette sensibilité est à la fois innée et acquise. Notre sensibilité esthétique, pour Diderot, est le résultat de petites expériences qui ont commencé « au moment où nous ouvrîmes les yeux à la lumière. » Nous avons perdu la mémoire de ces essais ce qui explique le caractère instinctif de nos jugements esthétiques ou moraux. Cependant Diderot ajoute : « Etre sensible, ce n'est pas seulement éprouver des états passagers, c'est également tenter de les prolonger et de les valoriser par la réflexion. C'est faire passer la partie obscure de notre âme des ténèbres à la lumière. »

Il distingue deux formes contrastées de sensibilité : celle qui peut être belle et bienfaisante, qui fait passer à la connaissance du bon et du beau, et celle qui peut être rétractile, la sensibilité dépressive découverte dans la mélancolie, la beauté des orages. Cette dernière forme de sensibilité très au goût du jour et conforme au pré-romantisme est dénigrée, ridiculisée par certains. C'est le cas de Jean-François de la Harpe[2] :

« La sensibilité est encore un de ces mots parasites qui composent le dictionnaire du jour. On en abuse avec une si ridicule profusion, qu'il faut aujourd'hui qu'une personne sensée, prenne bien garde où elle place ce mot, si elle ne veut pas tomber dans le ridicule. C'est l'expression favorite des gens blasés, qui, ne pouvant plus être émus de rien, veulent pourtant qu'on parvienne à les émouvoir, et se plaignent toujours d'un manque de sensibilité, qui, dans le fait n'est que chez eux. C'est pour eux qu'il faut des spectacles atroces comme il faut des exécutions à la populace ; c'est pour eux que les

[2] Jean-François de la Harpe (1739-1803), critique littéraire, auteur d'un cours de littérature en 19 volumes, *Le Lycée*, professeur de littérature, élu à l'Académie française en 1796.

BDD-A3701 © 2007 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:53:39 UTC)

auteurs ont le transport au cerveau, et que les acteurs ont des convulsions ; en un mot, c'est la manie des extrêmes, si fatale à toute espèce de jouissance ; c'est là ce qu'on appelle aujourd'hui la sensibilité. »

La Harpe réagit fortement contre l'exacerbation des sens, contre le manque de maîtrise qui en résulte :

> « Quel est pourtant celui qui en a ? C'est l'homme qui laisse échapper une larme quand par hasard il entend au théâtre quelques vers de Racine prononcés avec l'accent de la vérité. »

Il ne nie pas l'émotion suscitée par un beau spectacle. Au contraire il la trouve naturelle. Il lie sensibilité et talent chez l'auteur. Mais la représentation de la sensibilité ne se confond pas avec l'amour. La Harpe refuse de s'en tenir à une opposition à deux termes : sensibilité, froideur. Il défend des sentiments moyens, modérés.

2. Le Lexique du cœur et des sentiments chez Rousseau

Partant de ces observations, nous avons relevé dans le lexique de *Rousseau juge de Jean-Jacques* ce qui portait la marque de ce débat sur la sensibilité, propriété de l'être humain sensible faisant appel à l'affectivité, au cœur, à l'émotion, au sentiment. Dans le *Troisième Dialogue*, le personnage du Français confie à propos des livres de Jean-Jacques :

> « J'y ai trouvé des manières de sentir et de voir qui le distinguent aisément de tous les écrivains de son temps et de la plupart de ceux qui l'ont précédé. »

Il est donc intéressant d'analyser ces mots du lexique qui empruntent à la thématique de la sensibilité.

2.1.La singularité des Dialogues

Au XVIII^{e} siècle, la définition du moi est explorée avec force. Jean-Jacques Rousseau pousse très loin le besoin de s'examiner, de se confesser. Il prête une grande attention à l'analyse de son moi intérieur. Il cherche à redéfinir sa nature profonde par un effort de transparence. Après les *Confessions*, dans *Dialogues, Rousseau juge de Jean Jacques*, le moi envahit son œuvre, en constitue la substance. Il se définit comme un être changeant, contradictoire, paradoxal, imprévisible. Ses détracteurs dénoncent d'ailleurs volontiers son incohérence, son instabilité grave. Il est convaincu lui-même de sa dissemblance, de son altérité avec les autres. L'idée de sa singularité l'obsède : « Je passe pour un homme singulier. » *Les Dialogues* en portent de nombreuses marques, telles ces deux extraits : « C'est par ces observations (de Rousseau sur J.J.) et d'autres qui s'y rapportent, c'est par l'étude attentive du naturel et des goûts de l'individu, qu'on apprend à expliquer les singularités de sa conduite et non par des fureurs d'amour-propre qui rongent les cœurs de ceux qui le jugent sans avoir jamais approché du sien. », « Ces solutions si simples et pour moi si claires de mes premiers doutes m'ont fait sentir de plus en plus que j'avais pris la seule bonne route pour aller à la source des singularités de cet homme tant jugé et si peu connu. »

Il se présente comme un homme « dont les singularités n'étaient vues de bon œil par qui que ce fut. » Et les défauts qui lui sont reprochés tiennent « aux singularités d'un

BDD-A3701 © 2007 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:53:39 UTC)

tempérament ardent retenu par un naturel timide. » Ce qu'il revendique c'est donc son droit à la sensibilité, à la passion. De fait, sa singularité relève du jugement des autres. Elle est avant tout d'ordre moral et psychologique. Il n'est pas plus vertueux que les autres mais ses fautes ne sont que des erreurs. Son cœur est pur, sa volonté innocente : « Jamais le crime n'approcha de mon cœur. » Il éprouve donc un sentiment d'excellence dû à sa capacité d'introspection purifiante et ce au détriment des autres (les méchants et les malveillants). Ce sentiment de sa singularité, de son excellence, nourrit l'obsession du complot. L'homme pur ne peut qu'être la cible de la conspiration des méchants. *Les Dialogues* sont donc un texte capital car il énonce clairement une singularité revendiquée comme unique. Il se construit donc dans l'opposition de son moi aux méchants, aux hommes.

2.2. Les ennemis

Puisqu'il s'agit de complot, Rousseau doit se situer par rapport à un groupe d'individus désignés généralement dans le texte par « nos messieurs » ou « vos messieurs ». Ils sont décrits, par antiphrase, comme « des hommes de la plus sublime vertu et de grands philosophes qui ne se trompent jamais. » Ironiquement, il les dit « Sages », « Hommes sublimes » qui l'ont fait « décréter », « lapider », « chasser », « espionner » par des « mouches venimeuses » (espions), des « fourbes adroits », des « barboteurs ». Ce sont des « modèles de vertu, des prodiges de générosité, des anges pour lui de douceur et de bienfaisance ». Rousseau choisit un ton de moquerie froide et analytique. Dans cette machination, il voit l'empreinte d'un « siècle haineux et malveillant par caractère, l'effet de l'orgueilleux despotisme de la philosophie moderne, d'une génération de despotes. » Derrière les ligueurs, il nomme « le cauteleux d'Alembert », Diderot, « l'Illustre Diderot », « le philosophe Diderot », « un Sage aussi vertueux et désintéressé » alors que « J.J. est un Juif que son avidité fait universellement mépriser. » Dans ce groupe, se détache Voltaire, « le fougueux Voltaire qui allait d'abord rondement vomissant à torrents ses ordinaires injures. » Il regroupe ses ennemis en les désignant par l'expression « d'inquisition philosophique. » Il se proclame « seul contre toute une génération liguée ».

2.3. Le rôle de l'écriture

Son problème est moins d'être seul que de peiner à communiquer avec les autres et à se faire entendre d'eux. Il comprend qu'il y a un problème de langage.

Déjà vers 1756 il dit à Mme d'Epinay :

> « Apprenez mieux mon dictionnaire, ma bonne amie, si vous voulez que nous nous entendions. Croyez que mes termes ont rarement le sens ordinaire, c'est toujours mon cœur qui s'entretient avec vous et peut-être connoîtrez-vous quelque jour qu'il ne parle pas comme un autre. »

Rousseau attend donc des autres qu'ils fassent l'effort d'entrer dans son univers, et s'ils ne le font pas c'est par ignorance, indifférence ou calcul.

Il parle la langue du cœur, de son cœur. En travaillant sur la langue, il sait travailler sur les esprits. Il crie donc sa vérité, pénètre dans la pensée de ses détracteurs pour mieux les

BDD-A3701 © 2007 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:53:39 UTC)

accabler et proclamer son innocence. Les solutions à ses problèmes se trouvent dans l'écriture dont il se sert pour dévoiler le fond de son être, engager le débat avec le lecteur et aboutir à une transparence dans les relations. L'écriture sert à témoigner et, donc, la littérature trouve avec Rousseau une nouvelle fonction. Il lui faut mettre aussi en œuvre une nouvelle langue. Mais il est conscient des défauts de son entreprise :

> « Malgré la résolution qu'il avait prise en arrivant à Paris de ne plus s'occuper de ses malheurs ni reprendre la plume à ce sujet, les indignités continuelles qu'il y a souffertes, les harcèlements sans relâche que la crainte qu'il n'écrivît lui a fait essuyer, l'impudence avec laquelle on lui attribuait incessamment de nouveaux livres et la stupide ou maligne crédulité du public à cet égard ayant lassé sa patience, et lui faisait sentir qu'il ne gagnait rien pour son repos à se taire, il a fait encore un effort et s'occupant derechef malgré lui de sa destinée et de ses persécuteurs, il a écrit en forme de *Dialogue* une espèce de jugement d'eux et de lui assez semblable à celui qui pourra résulter de nos entretiens. Il m'a souvent protesté que cet écrit était de tous ceux qu'il a faits en sa vie celui qu'il avait entrepris avec le plus de répugnance et exécuté avec le plus d'ennui. Il l'eût cent fois abandonné si les outrages augmentant sans cesse et poussés enfin aux derniers excès ne l'avaient forcé malgré lui de le poursuivre. Mais loin qu'il ait jamais pu s'en occuper longtemps de suite, il n'eût pas même enduré l'angoisse si son travail journalier ne fût venu l'interrompre et la lui faire oublier. De sorte qu'il y a rarement donné plus d'un quart d'heure par jour et cette manière d'écrire coupée et interrompue est une des causes du peu de suite et des répétitions continuelles qui règnent dans cet écrit. » (réplique de Rousseau).

2.4. Le lexique des Dialogues

Pour réfuter les arguments de ses ennemis et permettre à sa souffrance et à ses angoisses de s'exhaler, il invoque le cœur, la sensibilité, les sentiments, l'intuition, très constamment dans le texte. Pour répondre aux accusations du Français, le cœur est pris comme point de référence, critère de jugement dans le discours de défense. Pour encadrer ce lexique, l'auteur déploie un appareillage de verbes de commentaire qui relèvent eux aussi de l'appréciation personnelle, de l'intuition :

> « Je me doute, je soupçonne, je crois, je vous l'avoue, j'ai vu, je vois que, je dois l'avouer, je ne sais, j'ai pu me tromper, je dis, je parie, j'ai souvent ouï reprocher. »

Rousseau juge de Jean-Jacques comprend trois dialogues de longueur inégale. Le premier de 117 pages présente après l'exposé d'un monde idéal, les incriminations d'imposture, les révélations du complot, la réponse de Rousseau. Le deuxième de 159 pages, le plus long des trois, expose les observations de Rousseau faites pendant sa rencontre avec Jean-Jacques. Enfin le troisième dialogue de 66 pages a pour motif le séjour à la campagne du Français qui lui a permis de lire les œuvres de J.J. et de changer d'attitude à son égard.

Dans ces trois dialogues nous avons relevé les termes du lexique qui, tout en signalant l'expression de la sensibilité, structuraient particulièrement le récit.

Il s'agit de cœur (213 occurrences), passion (97), sentiment (97), vertu (79), amour (44), amour-propre (42), sensibilité (27), aimer (81), sentir (139).

BDD-A3701 © 2007 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:53:39 UTC)

2.4.1. Le Cœur

Si on observe les combinaisons lexicales du mot, on s'aperçoit qu'il est tout d'abord associé au possessif « son » et particulièrement « mon », mais aussi « leur » dans « leur propre *cœur* ». Citons par exemple : « Toujours interprétant d'après mon *cœur* », « Pour le crime je suis persuadé qu'il n'approcha jamais de son *cœur*. »

Dans la plupart des exemples, l'auteur parle de « son » *cœur*. On trouve également des expressions lexicalisées comme « au fond du *cœur* », « du fond du *cœur* », « de bon *cœur* », « de tout mon *cœur* », « de tout son *cœur* ».

Ces expressions disent la chaleur, l'expression de sentiments que Rousseau voudrait voir partager. De fait, le mot est fréquemment associé à des verbes, des adjectifs, des substantifs très subjectifs, des figures de comparaison, des superlatifs qui amplifient la force du mot :

- « enflammer le *cœur* », « ranimer dans son *cœur* des sentiments. »
- « Cet amour si brûlant et si pur qui ne germe jamais que dans des *cœurs* aussi chastes que tendres. »
- « Ces charmes touchants et chastes qui seuls font le délire des *cœurs* vraiment amoureux. »
- « Vous en qui j'ai connu toujours un *cœur* si droit. »
- « Les personnes auxquelles il voudrait donner sa confiance pour peu que leurs *cœurs* s'ouvrissent au sien. »
- « Le seul J.J. me parut chercher la vérité avec droiture et simplicité de *cœur*. »
- « L'angoisse de mon *cœur*. »
- « Les sentiments innés que la nature a gravés dans leur *cœur*. »
- « Il se serait consolé de l'injustice publique, s'il eût trouvé un seul *cœur* d'homme qui s'ouvrît au sien qui sentît ses peines et qui les plaignît. »
- « Un *cœur* ardent à désirer. »
- « Voir encore deux *cœurs* honnêtes et vrais s'ouvrir au sien. »
- « Des êtres selon son *cœur*. »
- « Son *cœur* transparent comme le cristal. »
- « Des sentiments douloureux affligent son *cœur*. »
- « Des tentations basses ne sauraient approcher de son *cœur*. »
- « Mes écrits où le *cœur* qui les dicta est empreint à chaque page. »

On remarque dans tous ces exemples que les adjectifs associés à *cœur* sont le plus souvent des axiologiques mélioratifs : « chastes », « tendres », « amoureux », « honnêtes », « vrais », « transparent ». Parfois *cœur* est mis en relation avec des mots péjoratifs pour dire que les autres n'ont pas de cœur ou donner la version des ennemis :

- « Le supplice de son *cœur* haineux et tourmenté » pour « l'homme bilieux et méchant ».
- « La dépravation de *cœur* et de goût. »

BDD-A3701 © 2007 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:53:39 UTC)

- « L'abjection d'un *cœur* insensible et vil » pour les accusations contre J.J.
- « L'ouvrage d'un *cœur* dépravé. »
- « Des productions d'une tête exaltée conduite par un *cœur* hypocrite et fourbe. »

Enfin conformément au débat sur la sensibilité opposée à raison, on trouve le mot confronté à « esprit » : « Ils ont vanté son esprit pour déshonorer son *cœur*. »

2.4.2. Passion

Ce mot désigne la « vive affection que l'on a pour quelque chose, la chaleur, la sensibilité qui anime une œuvre littéraire ou artistique et par métonymie l'objet d'affection en parlant d'une personne. » Dans l'usage courant il acquiert « une valeur active et positive, pour désigner une affection violente, voire un goût vif. » Dans le texte, « *passion* » est associé à des adjectifs péjoratifs ou mélioratifs suivant les conceptions de Rousseau. Il est ainsi question de « passions irascibles et déchirantes », de « noires *passions* », des « *passions* expansives et douces », « les noires et fougueuses *passions* des méchants », « une *passion* fougueuse qui vous dominait à votre insu ». Le mot devient ici le déclencheur de jugements de valeur sur l'homme, la société :

> « Chacun sait trop que les *passions* violentes, commençant toujours par égarer la raison, peuvent rendre l'homme injuste et méchant » (*Deuxième Dialogue*, p. 306)
>
> « Que de tels hommes soient méchants et malfaisants, ce n'est pas une merveille, mais qu'ils éprouvent d'autre *passion* que l'égoïsme qui les domine, qu'ils aient une véritable sensibilité, qu'ils soient capables d'attachement, d'amitié, même d'amour, c'est ce que je nie. » (*Deuxième Dialogue*, p. 284)

Inversement le mot « *passion* » est associé à des épanchements tendres :

> « Je n'ai vu nul homme aussi *passionné* que lui pour la musique mais seulement pour celle qui parle à son cœur » (Deuxième Dialogue, p. 295)
>
> « Il est *passionné* par le chant du rossignol, il aime les gémissements de la tourterelle et les a parfaitement imités dans l'accompagnement d'un de ses airs. » (Deuxième Dialogue, p. 295)
>
> « Sa *passion* la plus vive et la plus vaine était d'être aimé. » (Deuxième Dialogue, p. 296)

Il attribue ces tendances contraires de la *passion* à l'influence de la société :

> « Si vous me demandez d'où naît cette disposition à se comparer, qui change une *passion* naturelle et bonne en une autre *passion* factice et mauvaise ; je vous répondrai qu'elle vient des relations sociales, du progrès des idées, et de la culture de l'esprit. »

Il distingue de la sorte les *passions* fortes qui ne se laissent pas dévoyer comme les autres, les *passions* haineuses et défléchies qui sont des *passions* secondaires pour les âmes faibles et tièdes et les *passions* douces et primitives qui naissent de l'amour de soi :

BDD-A3701 © 2007 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:53:39 UTC)

> « Un Auteur qui écrit d'après son cœur est sujet en se *passionnant* à des fougues qui l'entraînent au-delà du but et à des écarts où ne tombent jamais ces écrivains subtils et méthodistes. » (*Premier Dialogue*, p. 96)

2.4.3. Sentiment

Ce mot s'emploie pour parler de l'expression des phénomènes affectifs, en particulier dans les arts. Au XVIII[e] c'est une notion qui équivaut à « la vie affective », en opposition à la raison, à l'action.

Le mot est associé dans les *Dialogues* à des adjectifs comme « vrais », « intimes », « douloureux », « tourmentant », « injuste », « inné », « tout contraires », « délicieux », «nécessaires », « bon et absolu ». On le trouve aussi dans des groupes nominaux : « un *sentiment* de bienveillance », « un cœur échauffé des mêmes *sentiments* », « ces *sentiments* de droiture et d'humanité ».

Mais il est le plus souvent employé sans adjectif déterminatif :

> « Je n'entreprends point de soutenir ici mon *sentiment*, ni de vous le faire adopter. » (*Deuxième Dialogue*, p. 186)

> « Il montre indiscrètement chaque *sentiment* dont il est ému. » (*Deuxième Dialogue*, p. 207)

Le mot rivalise avec « sensibilité » :

> « Il est très naturel que celui qui s'aime cherche à étendre son être et ses jouissances, et à s'approprier par l'attachement ce qu'il sent devoir être un bien pour lui : ceci est pure affaire de *sentiment* où la réflexion n'entre pour rien. » (*Deuxième Dialogue*, p. 219)

2.4.4. Sensibilité

« *Sensibilité* » et les mots qui en sont dérivés sont moins utilisés que « sentiment », mais Rousseau consacre de longs développements à ce mot qui au XVIII[e] siècle désigne la qualité de sentir et de transmettre les émotions, et devient typique des valeurs de l'époque. Il s'emploie pour « aptitude à réagir » dans certains domaines.

Rousseau définit les différentes sensibilités :

> « La *sensibilité* est le principe de toute action. Tous les hommes sont *sensibles* et peut-être au même degré mais non pas de la même manière.
>
> Il y a une *sensibilité physique et organique*, qui purement passive, paraît n'avoir pour fin que la conservation de notre corps et celle de notre espèce par les directions du plaisir et de la douleur.
>
> Il y a une autre *sensibilité* que j'appelle *active* et *morale* qui n'est autre chose que la faculté d'attacher nos affections à des êtres qui nous sont étrangers.

BDD-A3701 © 2007 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:53:39 UTC)

> La *sensibilité positive* dérive immédiatement de l'amour de soi. Il est très naturel que celui qui s'aime cherche à étudier son être et ses jouissances et à s'approprier par l'attachement ce qu'il sent devoir être un bien pour lui : ceci est une pure affaire de sentiment où la réflexion n'entre pour rien. Mais sitôt que cet amour absolu dégénère en amour-propre et comparatif il produit la *sensibilité négative* ; parce qu'aussitôt qu'on prend l'habitude de se mesurer avec d'autres et de se transporter hors de soi pour s'assigner la première et meilleure place, il est impossible de ne pas prendre en aversion tout ce qui nous surpasse, tout ce qui nous rabaisse, tout ce qui nous comprime, tout ce qui étant quelque chose nous empêche d'être tout. L'amour-propre est toujours irrité ou mécontent parce qu'il voudrait que chacun nous préférât à tout et à lui-même. » (Deuxième Dialogue, p. 219)

Cette longue citation laisse bien apercevoir qu'il s'agit là chez Rousseau d'une opposition fondamentale entre l'amour de soi, noble, désintéressé, pur et l'amour-propre synonyme d'orgueil et de destruction. Jean-Jacques Rousseau réfute pour lui-même les réactions d'amour-propre.

2.4.5. Les verbes : « aimer », « sentir »

Le verbe « *aimer* » est très fréquent notamment dans le *Deuxième Dialogue*. Il y prend les valeurs initiales fortes tant sur le plan sentimental qu'intellectuel.

Le *Deuxième Dialogue* présente le plaidoyer pour Jean-Jacques, celui qui aime les hommes, l'humanité mais qui est lui-même rejeté :

> « C'est un homme sans malice plutôt que bon, une âme saine mais faible, qui adore la vertu sans la pratiquer, qui *aime* ardemment le bien et qui n'en fait guère. » (Deuxième Dialogue, p. 184)

> « Eh [!] qui ne voit au contraire qu'il n'est pas possible que le méchant *aime* à vivre seul et vis-à-vis de lui-même ? »

Le verbe « *sentir* », signifiant « être informé par les sens ou la sensibilité », et « connaître ou reconnaître par l'intuition », a de nombreuses occurrences dans le texte. Il sert à interroger, relancer l'analyse dans des interrogatives : « ne *sent*-on ? », « ne *sentez*-vous pas ? » ou à signifier qu'on connaît ou reconnaît par l'exercice de la sensibilité. Il est donc à mettre en relation avec les autres mots du lexique comme « sentiment », « sensibilité », abondants tout au long des *Dialogues*. Il met l'accent sur la partie non raisonnée de l'argumentation qui en fait n'en est pas une puisque les arguments sont fondés davantage sur le sentiment d'injustice que sur des preuves ou des témoignages réels :

> « Mais en le voyant familièrement j'*ai senti* bientôt et je *sens* mieux chaque jour que les vrais motifs qui le déterminent dans toute sa conduite se trouvent rarement dans son plus grand intérêt et jamais dans les opinions de la multitude. » (*Deuxième Dialogue,* p. 262)

> « Je ne tardai pas à *sentir* en lisant ces livres qu'on m'avait trompé sur leur contenu. » (*Troisième Dialogue,* p. 357)

BDD-A3701 © 2007 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:53:39 UTC)

3. Déconstruction / Reconstruction de l'image de Jean-Jacques Rousseau

Le rôle du lexique dans les *Dialogues* va cependant plus loin que l'émergence d'une sensibilité autour de laquelle se structurerait le récit. En effet, le lexique moral violent permet de déconstruire un préjugé : « Jean-Jacques est un imposteur » et de construire la figure de l'ange. Le but du texte est bien de réhabiliter Jean-Jacques. On assiste donc au conflit entre deux personnages, l'un éliminant l'autre en cours de démonstration.

3.1. Une constante : les dénominations infamantes, les vitupérants, l'amplification rhétorique

L'auteur Rousseau fait dire à Rousseau et à Jean-Jacques (les personnages) tout le mal que les « Messieurs » répandent sur lui.

Il est désigné par les mots « scélérat » (43 occurrences), « monstre (24 occurrences). Il est vu comme un « détestable scélérat ». On s'attend à son « féroce ou doucereux aspect », « son air froid », « son accueil repoussant ».

> « Il n'est assurément pas un bel homme. Il est petit. Il a la vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents horribles, ses traits altérés par l'âge n'ont rien de fort régulier. »

On le présente aussi avec « la figure d'un cyclope affreux ».

Les dénominations péjoratives s'accumulent dans les *Dialogues* : « un petit fourbe, un petit menteur, un petit escroc, un coureur de tavernes et de mauvais lieux ». Le texte joue sur les insinuations et les attaques violentes : « Il vit en loup-garou parce qu'il n'y a rien d'humain dans son cœur. »

> « Je ne dis rien des créatures qu'il s'amuse à violer, des écus qu'il escroque aux passants »

> « Un satyre plein d'impudence, cynique débauché, pourri de vérole, cruel, sanguinaire. »

> « Un abominable homme » ; « monstre effrayant, effroyable », « horreur du genre humain », « empoisonneur », « fripon ».

Ce vocabulaire est très excessif et on en comprend l'intérêt. Ces traits infamants permettent de dire l'invraisemblance de la calomnie, des accusations. Plus les mots sont forts, plus le langage est outré, moins le lecteur est tenté de suivre. Le personnage « Le Français » peut aussi suggérer que cette entreprise de destruction de l'auteur Rousseau et du personnage « Jean-Jacques » repose sur une imposture :

> « Quoi, toute une génération s'accorde à calomnier un innocent, à le couvrir de fange, à le suffoquer, pour ainsi dire, dans le bourbier de la diffamation ? » (*Deuxième Dialogue*, p. 301)

BDD-A3701 © 2007 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:53:39 UTC)

3.2.Le portrait du « vrai » Jean-Jacques

A cette entreprise de déconstruction que l'auteur Rousseau reproche à ses ennemis, répond une méthodique reconstruction qui s'insinue dans les *Dialogues*. Le portrait du vrai Jean-Jacques paraît plausible. Il construit une image d'homme vertueux à la physionomie ouverte et simple. Il « inspirait de la confiance et de la sensibilité ». « Ni le son de voix, ni l'accent, ni le maintien ne sont du monstre que vous m'avez peint », témoigne le personnage Rousseau. Il est « l'homme débonnaire et doux, l'homme timide et faible qui n'a point ce courage et qui tâche de se tirer à l'écart de peur d'être abattu et foulé au pied ». « Les solitaires par goût (comme J.J.) et par choix sont naturellement humains, hospitaliers, caressants » affirme Rousseau qui ajoute : « L'intérêt plus grand, plus noble qui l'anime et le passionne est celui de la justice et de la vérité. » Il est à la fin des *Dialogues*, « le peintre et l'apologiste de la nature d'aujourd'hui », « l'homme de la nature », « l'homme naturel » ; il n'est « singulier que pour être resté si près » (de la nature).

Ainsi le passage du « méchant » au « bon » se fait progressivement au cours des *Dialogues*, semblant suivre l'argumentation et utilisant des structures syntaxiques profondément antithétiques parfois. Le sémantisme des adjectifs s'oppose symétriquement : le J.J. déformé est « cruel », « féroce », « intraitable », « inflexible », « misanthrope », « farouche » ; le vrai J.J. est « doux », « compatissant », « facile », « mou », « humain », « paisible ».

> « Prenez… le contre-pied du J.J. de vos Messieurs, vous aurez très exactement celui que j'ai trouvé.
>
> Le leur est cruel, féroce et dur jusqu'à la dépravation.
>
> Le mien est doux et compatissant jusqu'à la faiblesse.
>
> Le leur est intraitable, inflexible et toujours repoussant.
>
> Le mien est facile et mou, ne pouvant résister aux caresses qu'il croit sincères et se laissant subjuguer.
>
> Le leur misanthrope farouche déteste les hommes.
>
> Le mien humain jusqu'à l'excès est trop sensible à leurs peines. »
>
> (*Deuxième Dialogue*, p. 210)

Il semble donc y avoir deux J.J. :

> « Sa vie est coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différents. Le premier homme paisible et doux… peu propre aux grandes sociétés par son humeur timide et son naturel tranquille aime la retraite pour joindre les douceurs de l'étude aux charmes de l'intimité… Le second, homme dur, farouche et noir se fait abhorrer de tout le monde qu'il fuit, et dans son affreuse misanthropie ne se plaît qu'à marquer sa haine pour le genre humain. » (*Premier Dialogue*, p. 75)

Il y a des tournants dans le texte, des moments où l'argumentation fait évoluer l'opinion des personnages sur J.J. Ainsi, dans le *Premier Dialogue*, après un bilan des discours et des

BDD-A3701 © 2007 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:53:39 UTC)

raisonnements sans preuves développés contre J.J., Rousseau s'écrie : « Un trait de lumière est venu me rendre tout cela dans un instant. » (*Premier Dialogue*, p. 136). « Tout cela » renvoie à l'espérance rendue pour réparer l'injustice d'une accusation sans preuves.

Le lexique de l'insulte, de l'invective, de la déstructuration développé autour du personnage bascule. A la fin du texte s'impose la figure du J.J. que doivent faire triompher les *Dialogues*. L'original est l'homme de la nature, le témoin de la vérité. Quand se termine le *Troisième Dialogue*, Rousseau nous donne les leçons à tirer de ce drame personnel :

> « L'une d'avoir et surtout aux dépens d'autrui, une confiance moins téméraire dans l'orgueil du savoir humain ;
>
> l'autre d'apprendre par un exemple aussi mémorable, à respecter en tout et toujours le droit naturel et à sentir que toute vertu qui se fonde sur une violation de ce droit est une vertu fausse qui couvre infailliblement quelque iniquité. Je me dévoue donc à cette œuvre de justice en tout ce qui dépend de moi et je vous exhorte à y concourir. »

4. Conclusion

L'analyse de ces *Dialogues* montre que le lexique influe fortement le sens que l'on est amené à donner au texte. Des mots s'imposent comme ici « cœur » et « passion » qui orientent l'interprétation du lecteur. Nous avons vu à ce propos à quel point les ressources lexicales mises en œuvre par l'auteur investissaient et s'emparaient du domaine du moi.

La qualité esthétique de ce texte tient par conséquent à la place faite au sentiment, à la langue du cœur, au déclenchement des émotions, du pathétique. Le personnage « Rousseau » imagine pour J.J. « la douceur de voir encore deux cœurs honnêtes et vrais s'ouvrir au sien », les cœurs de « Rousseau » et du « Français ». Et l'auteur complète cette observation par une note du *Manuscrit de Paris* :

> « Je n'en espère pas tant : mais un désir me reste encore. Si j'apprends un jour que cet écrit a été lu par un homme ayant un cœur droit et un jugement sain, je n'en demande pas davantage et je meurs content. »

Cette apologie du sentiment traduit une aspiration sincère à plus de vérité et de sérieux dans l'art comme dans la vie au XVIII^{e} siècle. Le sentiment est peut-être meilleur juge que le raisonnement.

References

Chouillet Jacques, (1973): *La Formation des idées esthétiques de Diderot*, Paris : A. Colin.
Ehrard Jean, (1970) : *L'Idée de nature en France à l'aube des Lumières*, Paris : Flammarion.

BDD-A3701 © 2007 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:53:39 UTC)

Lozachmeur Ghislaine, (1986) : *Esthétique de la langue et commentaire grammatical au XVIII^e siècle : Le Lycée de la Harpe*, Aix-en-Provence

Mortier Roland, (1990) : *Le Cœur et la Raison*, Recueil d'études sur le XVIII^e siècle, Bruxelles : Editions de l'Université de Bruxelles.

Mortureux Marie-Françoise, (1997) : *La Lexicologie entre langue et discours*, Sedes.

Naves Raymond, (1938) : *Le Goût de Voltaire*, Paris

Rousseau Jean-Jacques, (1999) : *Dialogues, Rousseau juge de Jean-Jacques, Le Lévite d'Ephraïm*, Manchecourt : G.F. Flammarion, 2^éme édition corrigée.

Rousseau Jean-Jacques, (1993) : *Essai sur l'origine des langues*, Paris : G.F. Flammarion.

Dictionnaire Historique de la Langue Française, Paris, 1998, Le Robert, sous la direction d'Alain REY.

BDD-A3701 © 2007 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:53:39 UTC)